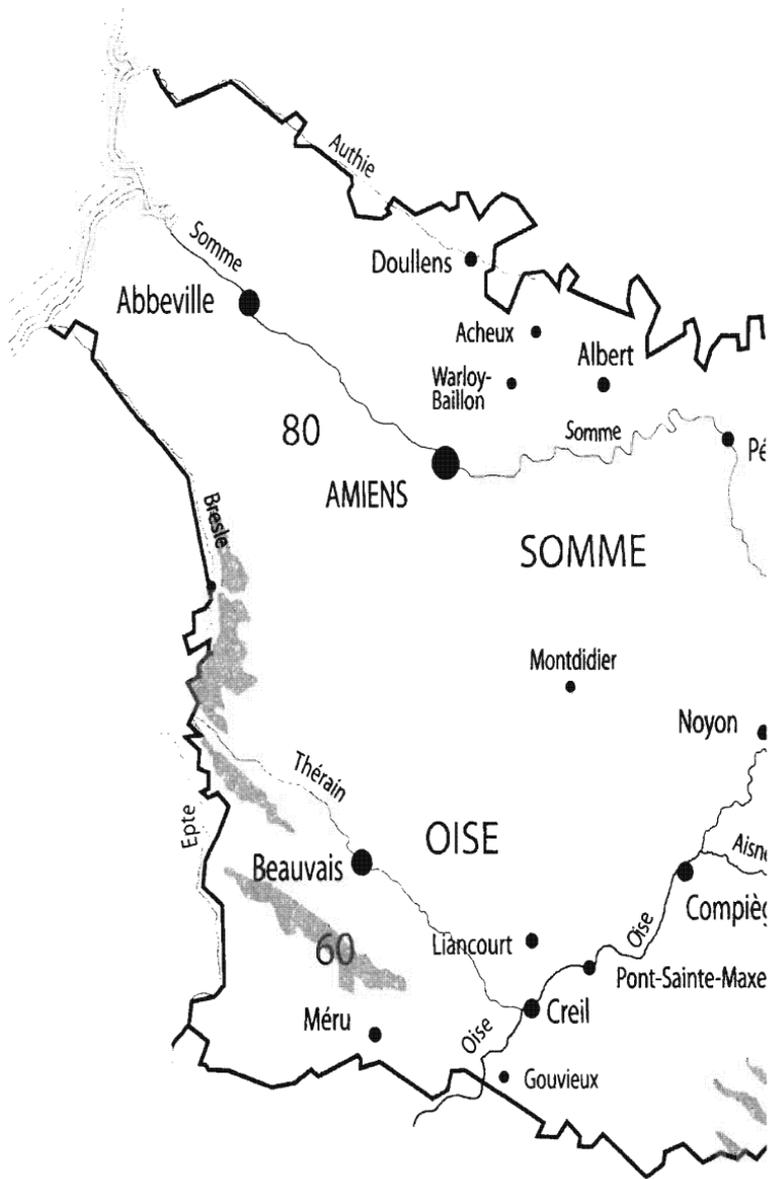
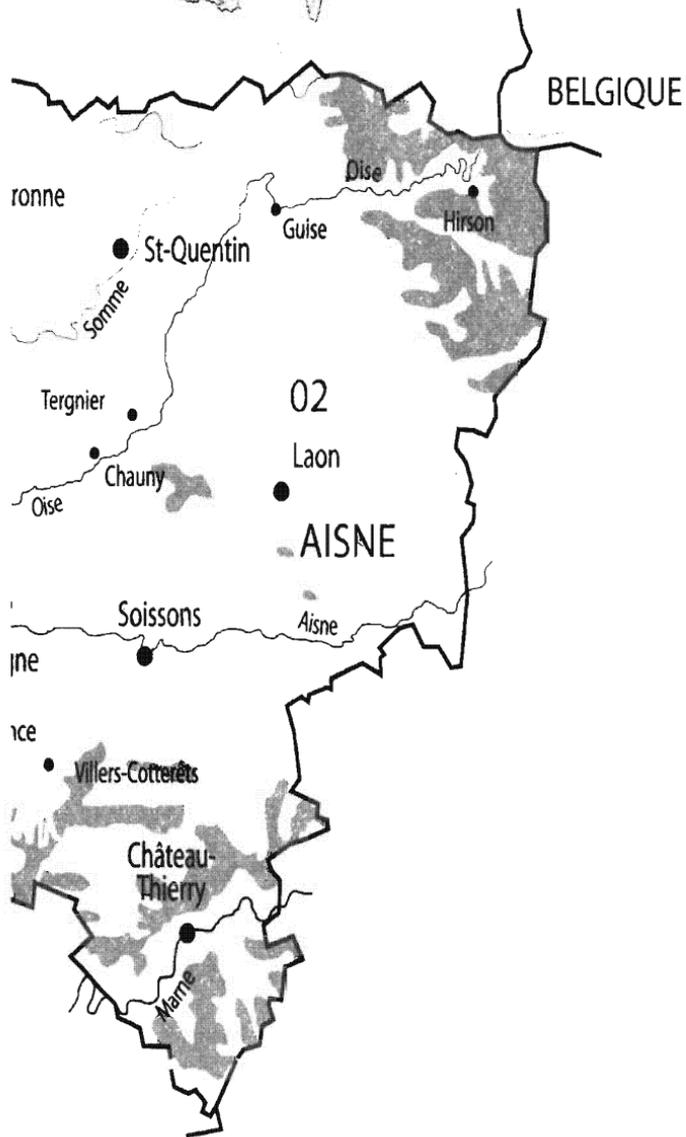
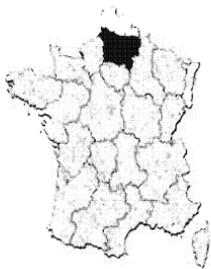


Henry Carnoy

contes
de
picardie

collecte choisie et présentée par Françoise Morvan



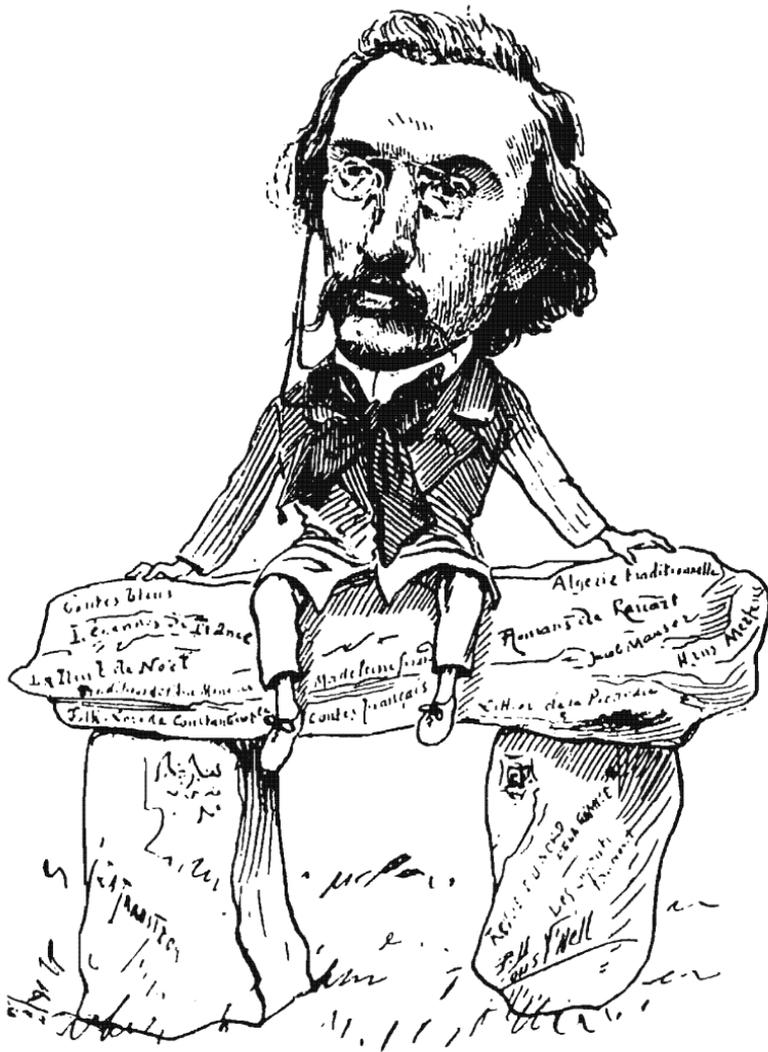


Collection dirigée par Françoise Morvan

Carte : Patrick Mérienne.

ISBN : 978-2-73-735167-9

© Edilarge SA. Éditions Ouest-France, Rennes, 2005, 2007.



Henry Carnoy

INTRODUCTION

Lorsqu'il commence à collecter des contes de Picardie, Émile Carnoy, qui choisira de signer Henri, puis Henry et, parfois, É. Henry Carnoy, n'a pas quinze ans. Né le 12 mai 1861, à Warloy-Baillon en Haute-Picardie, il va trouver trois hommes, probablement connus pour leur répertoire, et note trois contes. Au cours des années suivantes, il ira régulièrement retrouver ses conteurs et c'est au premier d'entre eux, Alfred Haboury, qu'il devra ses contes les plus célèbres, « La biche blanche », « Dick-et-Don », « Le château du diable » et « Jean des pois verts » – une collecte d'une qualité surprenante pour un adolescent qui entreprend de la publier dès l'âge de seize ans.

Comment expliquer une vocation si précoce ? Par une situation peu banale, elle aussi, peut-être : issu par sa mère d'une lignée de pasteurs protestants et par son père d'une ancienne famille noble de Picardie, ruinée de longue date, Henry Carnoy (donnons-lui désormais le prénom qu'il s'est choisi) se trouve réduit à faire à peu près seul ses études mais, nous indique la notice du *Dictionnaire international des folkloristes contemporains*, notice qu'il a certainement revue puisqu'il dirigeait la publication de ce dictionnaire, *grâce à l'obligeance d'un voisin, un lettré de campagne qui possédait une bibliothèque importante, il étudia les classiques anciens et modernes, l'histoire générale, les œuvres des grands écrivains de toutes les époques.*

Dès l'âge de quatorze ans, il collabora à plusieurs journaux locaux. Il étudia la botanique, pour laquelle il s'était pris de belle passion, et forma un superbe herbier... En 1877, le hasard mit entre ses mains le premier numéro de la revue de folklore, Mélusine, que MM. Gaidoz et Rolland venaient de fonder à Paris. Encouragé par M. Eugène Rolland, par MM. Gaston Paris et Loys Brueyre, auxquels il a voué une profonde reconnaissance, M. Carnoy collabora activement à Mélusine, puis à Romania.

En effet, faisant le bilan de son travail, le directeur de *Mélusine*, Henri Gaidoz, se félicite d'avoir suscité cette vocation : *L'œuvre de notre premier volume ne fut pas inutile, n'eût-elle fait que d'avoir suscité chez nous deux folkloristes de mérite, MM. Henry Carnoy et Paul Sébillot. Je les nomme par ordre de date. En effet, le premier, encore écolier dans son pays de Picardie, connu (je ne sais trop comment) les numéros de Mélusine presque dès son début ; il fut notre premier disciple et il collabora à notre premier volume dès la date du 5 février 1877...*

Il n'était, bien sûr, pas rare en cet âge d'or du conte que des adolescents se lancent dans une enquête de ce genre pendant leurs vacances, qu'ils augmentent peu à peu leur collecte, affinent leur méthode, améliorent leur connaissance du terrain et parviennent à la publier plusieurs années après : de Luzel à Bladé, nous en avons presque autant d'exemples que de folkloristes au XIX^e siècle. Rien de tel dans le cas d'Henry Carnoy : il pratique d'entrée de jeu la collecte en professionnel et publie l'année même dans *Mélusine*, qui est alors l'une des plus prestigieuses revues de traditions populaires d'Europe, un ensemble de contes, de légendes, de chansons, formulettes, dictons et prières populaires qui montre, d'entrée de jeu, sa curiosité pour tout ce qui touche à la littérature orale.

Il lui serait loisible de poursuivre sa collaboration à cette revue dont Henri Gaidoz lui a si largement ouvert les portes mais il n'en est rien. Sans désespérer, il poursuit sa grande recherche de l'année 1877, va retrouver ses conteurs, en découvre d'autres,

et c'est à *Romania*, en 1879, qu'il confie un ensemble d'une qualité exceptionnelle (il le publiera plus tard en conclusion de ses *Contes français*). Le voilà donc, à l'âge du lycée, premier folkloriste de la Picardie.

Rien d'étonnant si c'est à lui que l'on s'adresse pour fournir le volume consacré à cette région dans la célèbre collection « Les littératures populaires de toutes les nations » que Paul Sébillot vient de créer aux éditions Maisonneuve. Mais, nouvelle surprise à lire ce volume qui paraît en 1883, au lieu de rassembler le matériau dont il dispose, selon la méthode habituelle des folkloristes, et de donner les contes déjà publiés en revue en les complétant par ses récentes trouvailles, il s'est livré à une enquête entièrement nouvelle ; s'il se réfère à ses publications antérieures, c'est en note, après s'être livré à des rapprochements qui témoignent d'une passion avertie pour le comparatisme en matière de traditions populaires.

La même année, il est nommé professeur au lycée Louis-le-Grand (par autorisation spéciale en raison de son parcours atypique) et se partage désormais entre la capitale et la villa Élie de Warloy-Baillon où il réside tout l'été. Cependant, alors même que le volume paru chez Maisonneuve a reçu un excellent accueil (la médaille d'or de la Société des sciences de Lille lui a été aussitôt attribuée), il semble, une fois de plus, se détourner de son terrain de recherche initial ou plutôt s'en servir comme d'un point de départ pour aller plus loin¹ : comme s'il était inutile de continuer de s'attarder à explorer un domaine connu, le voilà qui se lance à la découverte du conte français dans son ensemble.

Il produit en 1885, sous le titre de *Contes français*, une synthèse, cent fois pillée par la suite, jamais rééditée, hélas – syn-

1. Ce qui ne veut pas dire qu'il s'en désintéresse, bien au contraire, comme on le verra, mais sa contribution paraît désormais se limiter à la publication de contes en picard dans l'*Arména des enfants du Nord* et à la *Revue du Nord*, deux revues qu'il animera une dizaine d'années plus tard. Il serait intéressant de rassembler ces contes qui constituent une sorte de chronique des *Ahuris de la Vicogne*, une paroisse peuplée de nigauds.

thèse qui ne mérite pas l'intérêt seulement en raison des contes recueillis de 1878 à 1884 mais du propos clairement explicité en introduction : *Que des provinces soient plus riches que d'autres au point de vue légendaire, nous le comprenons, les conditions de milieu, les relations, l'ignorance, les croyances étant des facteurs essentiels avec lesquels il faut nécessairement compter ; mais qu'on pense différencier les contes de Haute-Bretagne de ceux de la Bretagne bretonnante, de la Normandie ou du Berry et de la Provence, nous ne l'admettons pas, la comparaison des récits puisés dans les diverses collections nous les montrant identiques de fond quand ce n'est pas de forme.* Percevant les dangers du courant qui allait faire du folklore le bastion des idées les plus réactionnaires, il le sort d'emblée de l'enfermement dans un régionalisme étroit, voire un ethnicisme opposant contes celtiques et contes latins, contes basques et contes nordiques.

Dès 1883, il avait envisagé de fonder avec Paul Sébillot et Alphonse Certeux une revue qui rassemblerait tous ceux qui s'intéressent aux traditions populaires en France. En 1887, Paul Sébillot ayant fondé l'année précédente la *Revue des traditions populaires*, qui ne semble pas le satisfaire, bien qu'il ait abondamment collaboré à la première livraison, c'est avec Émile Blémont qu'il fonde *La tradition*, organe de la Société des traditionnistes, à quoi il associe une maison d'édition qu'il dirige également¹.

Les termes de *tradition*, *traditionnisme*, *traditionniste*, adoptés par Carnoy, méritent peut-être quelques explications : le mot *folk-lore* (connaissance, étude du peuple), fabriqué en 1846 par

1. La revue prendra en 1906 le titre de *Revue du traditionnisme français et étranger*, puis disparaîtra en 1914. *Mélusine* (qui avait reparu en 1884) aura alors cessé de paraître depuis trois ans ; la *Revue des traditions populaires* ne survivra pas à la disparition de Paul Sébillot, en 1918. La Première Guerre mondiale sera fatale aux grandes revues comme aux collections de contes et, en général, aux recherches sur le folklore.

W. J. Thoms pour remplacer *popular antiquities*, s'est rapidement imposé, sauf en Allemagne et en Autriche, où l'on préfère encore de nos jours les termes *Volkskunde* et *volkskündlich*, qui en sont d'ailleurs les exacts équivalents. En France et en Italie, le terme de *traditions populaires* alors en usage fut préféré par plusieurs, dont Sébillot. *Deux autres folkloristes, Carnoy et de Beaurepaire-Froment*, comme le rappelle Arnold Van Gennep, *essayèrent bien de donner à notre terme compliqué une allure plus vive et un usage plus commode en forgeant celui de traditionnisme qui a donné l'adjectif traditionniste. Il y eut même jadis des discussions assez vives à ce sujet. On tenta pendant longtemps de « boycotter » (autre mot anglais lui aussi introduit dans notre langue !) folklore et ses dérivés mais tradition, traditionnisme et traditionniste pouvaient prendre parfois un sens politique ; ils pouvaient signifier aussi, non pas seulement l'étude des mœurs et coutumes traditionnelles, mais une attitude mentale et politique par laquelle on opposait la tradition, ou telle tradition particulière, à ce qu'on regardait comme son contraire, les innovations. Et comme la tradition augmente sans cesse, puisque les années coulent, alors que les innovations s'opposent toujours à elle du fait même qu'elles sont du nouveau, non encore classé dans des cadres établis, ce risque d'une confusion était fort désagréable à ceux qui désiraient étudier les faits populaires en dehors de tout système politique¹. Le terme de traditions populaires avait pourtant le mérite d'éviter les références ethniques du mot *folk* comme du mot *Volk*, et Sébillot, comme Carnoy, républicains l'un et l'autre, semblent avoir eu précisément le souci de ne pas tomber dans le piège qu'ouvrait un tel mot : loin de chercher à retrouver les particularités ethniques exprimées par les mœurs et les coutumes, de manière à faire du folklore l'instrument d'une reconquête (ou d'une conquête) nationale, ils y voyaient au contraire un objet*

1. Arnold Van Gennep, *Le folklore*, Stock, 1924.

universel¹. C'est peut-être cette attitude qui leur a valu de tomber dans l'oubli, quand les folkloristes de la lignée de Herder, quelle que fût parfois la minceur de leur œuvre, trouvaient dans les mouvements nationalistes de fervents défenseurs, souvent portés au pouvoir par le triomphe des divers fascismes à partir des années 30.

Quoi qu'il en soit, loin de se cantonner dans le domaine français, Carnoy, s'associant avec un spécialiste, Alphonse Certeux, se consacre à l'étude du folklore algérien : *L'Algérie traditionnelle. Légendes, contes, chansons, musique, mœurs, coutumes, fêtes, croyances, superstitions, etc.* paraît en 1884 chez Maisonneuve. Il publie ensuite coup sur coup, dans la collection internationale de *La Tradition*, deux recueils consacrés aux *Traditions populaires de Constantinople* (1891) et au *Folklore de Constantinople* (1893), ces deux recueils faisant suite à un nouveau volume donné aux éditions Maisonneuve, les *Traditions populaires de l'Asie Mineure* (1889), comme les précédents, écrit en collaboration avec Jean Nicolaïdès (1841-1891). Il prépare avec ce même Jean Nicolaïdès un recueil de chansons populaires grecques et une étude sur la médecine populaire des Turcs et des Grecs, entre autres projets qu'il semble n'avoir pu mener à bien.

1. On notera toutefois qu'ils emploient l'un et l'autre à l'occasion le mot « folk-lore », comme le montrent l'avant-propos de Carnoy à sa *Littérature orale de Picardie* et l'introduction de Sébillot au premier volume de la *Revue des traditions populaires : Le moment semble venu de former en France, en dehors de toute coterie, même scientifique, une société largement ouverte à tous ceux qu'intéresse l'étude si complexe des traditions populaires... L'exemple de la Société anglaise de Folk-Lore qui compte plusieurs années d'existence et a de nombreux adhérents, celui des sociétés similaires espagnoles qui, depuis moins de deux ans, ont publié cinq volumes, est bien fait pour encourager cette initiative dans notre pays.* (« Programme et but de la Société des traditions populaires », *Revue des traditions populaires*, tome I, 1886). Henry Carnoy a collaboré activement à ce premier numéro de la *Revue des traditions populaires* où l'on trouve les devinettes picardes que nous donnons en annexe.

C'est qu'à cette activité de folkloriste, de chercheur, d'éditeur, de directeur de revue, s'ajoutant à son travail d'enseignant, il adjoint une activité non moins prenante : de 1888 à 1914, il dirige et coordonne la collection des *Grands dictionnaires internationaux des hommes de notre temps* en 17 volumes ; à partir de 1894, il assure la publication du monumental *Dictionnaire international des folkloristes*, puis du *Dictionnaire biographique des hommes du Nord*, et dirige la Collection artistique et historique du nord de la France. Et ce ne sont là que minces loisirs car, en même temps, il fonde la revue *l'Armena des enfants du Nord*, crée le « banquet picard » (présidé par Jules Verne), l'association « Les enfants du Nord » (présidée par le peintre Carolus-Duran), dans le but d'impulser un mouvement littéraire comparable au Félibrige qui fait florès depuis 1854 en Provence. À partir de 1896, il dirige aussi la *Revue historique des provinces du Nord et de l'Est* – le *Dictionnaire des folkloristes contemporains* nous le rappelle : *M. Henry Carnoy est le créateur d'un important mouvement littéraire et artistique dans le nord de la France. Depuis six années, il n'a cessé de lutter pour amener à un groupement régional analogue à celui des félibres et des cigaliers du Midi, ses compatriotes originaires des anciennes provinces de Picardie, d'Artois, de Flandre et du pays ardennais. Ses efforts ont été couronnés de succès. Aujourd'hui, une dizaine de Sociétés septentrionales comptant 2 000 adhérents existent à Paris. Des sections se fondent sur tous les points de la région picarde. Des écrivains de valeur, inconnus la veille, se révèlent au grand public. Les jeunes, artistes, poètes ou travailleurs, sont encouragés. Après avoir fondé dans ce but, avec M. Alcius Ledieu, la Revue du nord de la France (1890-1891), M. Carnoy a, en 1893, publié la revue mensuelle Les enfants du Nord qui groupe la plus grande partie des écrivains, des érudits et des artistes du nord de la France et même de la Belgique. Comme complément à sa revue, M. Carnoy publie chaque année depuis 1893 un Armena-Annuaire des enfants du Nord auquel il a joint une Bibliothèque artistique et littéraire et le Dictionnaire biographique des hommes du Nord.*

Un portrait à la plume, dû à un collaborateur de l'*Armena des enfants du Nord*, et publié dans cette revue en 1895¹, s'accompagne de ces commentaires : *Voici mon ami Carnoy, tel que je l'ai croqué un soir au café Procope, lieu habituel, on le sait, de nos agapes littéraires. Il est ressemblant et c'est lui ; ces quatre coups de plume donnent bien sa physionomie habituelle, prise dans l'intimité, pendant qu'il fumait et parlait. Cet instantané me servira à dire de Carnoy tout le bien que je pense de lui : voilà plusieurs années qu'il dirige, avec talent, deux importantes revues qui, sous les titres de La tradition et Les enfants du Nord, ont puissamment contribué à développer autour de nous l'amour du sol natal, des lettres et des arts, de tout ce qui élève l'esprit et honore l'humanité. Sa collaboration, souvent dissimulée sous des pseudonymes, y est active, éclairée, et contribue beaucoup au succès de ces revues, qui font autorité et répondent à un besoin réel. On peut même dire à sa louange que, s'il groupe volontiers autour de lui les notabilités de notre région du Nord, il est particulièrement bienveillant envers les jeunes, les débutants, les inconnus, qui ont tant besoin d'appuis et de recommandations ; et que beaucoup de ceux-ci lui doivent la notoriété qu'ils ont acquise dans ces dernières années...*

Au centre d'un mouvement littéraire dont nous mesurons assurément mal l'importance aujourd'hui, Carnoy a le mérite de se garder de tomber aussi bien dans le chauvinisme régionaliste que dans le fanatisme linguistique, et sa défense du picard témoigne d'une louable indépendance d'esprit : *C'est le parler qui berça nos jeunes années, l'idiome de nos nourrices, de nos camarades, la langue des tayons², le dialecte rude des ancêtres, des vieux trouvères, des poètes naïfs qui composèrent les gais fabliaux.*

1. C'est le portrait ici reproduit p. 8.

2. Les *tayons* : les aïeux (voir plus loin « Le comte d'Aveluy » : *Il y a bien longtemps, si longtemps, m'a dit mon grand-père, que le grand-père de mon grand-père le tenait de son ratayon...* Le *ratayon*, lui, est le trisaïeul).

La Revue du Nord n'essayera pas de faire du picard une langue purement littéraire. Les langues sont des organismes délicats, de lente formation, qui ne s'improvisent pas. Nous continuerons d'employer le français qui, n'en déplaise aux félibres, est assez riche pour suffire à tous les besoins des écrivains. Mais que nos érudits s'attachent à l'étude des patois locaux, que des poètes chantent la vie du peuple dans le langage du pays, que des conteurs viennent nous rappeler les bonnes vieilles histoires de là-bas dans le parler des laboureurs et des artisans, nous serons toujours prêts à applaudir¹.

D'humeur affable, *fumant comme un garde, buvant des chopes comme un Flamand*, d'après une évocation de 1885, *les yeux vifs, brillants, derrière un binocle perpétuellement installé sur un nez d'archevêque, la taille moyenne, plutôt délicate*, et *enthousiaste par atavisme*, il multiplie les pseudonymes comme il multiplie au fil des années ses activités débordantes. Jean de l'ours, Jacques Bonhomme, C. de Warloy, Raoul de Citoles, Gilbert Merlé, c'est lui. Il ne s'en cache d'ailleurs pas : le pseudonyme est une manière amène de ne pas avoir l'air d'en faire trop. Mais il en fait trop : *M. Henry Carnoy a collaboré ou collabore à un grand nombre de journaux et de revues français et étrangers*, constate, pince-sans-rire, le rédacteur du *Dictionnaire international des folkloristes* qui précise qu'il écrit dans la *Revue libérale*, la *Revue générale*, la *Revue de l'histoire des religions*, *Mélusine*, la *Revue des traditions populaires*, la *Romania*, le *Journal of Gipsy-Lore Society*, la *Zeitschrift für Volkskunde*, la *Revue du Nord*, l'*Opinion*, l'*Estafette*, la *Flandre libérale*, etc., etc... et ajoute que *comme écrivain, M. Carnoy a publié pendant cinq ou six années dans l'Opinion et dans l'Estafette plus de quatre cents nouvelles ou chroniques littéraires dont une partie a été reproduite en volumes. Presque toutes ces nouvelles ont été, à l'époque de leur publication, traduites dans les principales langues de l'Europe.*

1. *Revue du Nord*, tome I, 1892, p. 16.

Car les traditions populaires ne représentent qu'une mince, bien mince partie, de l'œuvre protéiforme de l'inlassable Carnoy : depuis les *Légendes de France* jusqu'à *La Liserette* qu'il dédie à ses six enfants, Louis, Henriette, Jean, Bérengère, Melitza et Norbert, en passant par *Gribouille*, illustré par Steinlen, et *Hans Mertens*, qui connaît un tirage de sept mille exemplaires, l'érudit mythographe consacre ses loisirs à écrire des romans d'aventure plein de chenapans qui courent les routes, de bohémiens et de brigands dignes de *Sans famille*, lorsqu'il n'adapte pas des contes de fées pour la jeunesse.

Ces adaptations nous mènent d'ailleurs tout droit à un domaine encore plus méconnu de son activité : traducteur de légendes anglaises à l'intention des enfants, Carnoy qui a traduit les *Études de traditionnisme* d'Andrew Lang – se révélant en cela encore un pionnier¹ – a, paraît-il, traduit aussi des ouvrages italiens et espagnols. Nous n'en avons pas trouvé trace, pas plus que nous n'avons pu lire ses romans, *Le docteur Cornélius* (1909), *La bergeronnette* (1911), *Le Damel de Cayor* (1913) et peut-être d'autres encore, que même la Bibliothèque nationale ne possède pas.

Si nous pouvons les mentionner, c'est grâce à un hommage publié, à l'initiative de sa famille, par la Société philatélique de Picardie en 1980². Il n'existe, à notre connaissance, aucune autre étude sur Henry Carnoy. Non réédités, introuvables en librairie, et parfois même disparus sans laisser de trace, ses livres sont, comme ses centaines de nouvelles, une sorte de continent perdu qui prolonge mystérieusement ces contes collectés à l'adolescence.

1. Polygraphe, lui aussi, poète, traducteur, romancier, Andrew Lang (1844-1912) est surtout connu pour ses contes de fées qui font de lui l'un des écrivains écossais du XIX^e siècle les plus lus, de nos jours encore. Ses adaptations de contes populaires se doublent de réflexions sur le folklore qui ne pouvaient que passionner Carnoy.

2. *Henry Carnoy, la tradition picarde. Œuvres choisies*, illustrations Maurice Izambourg, textes collationnés par Anne-Monique Monnez-Carnoy, préface de Luc Dubar, Société philatélique de Picardie, 1980.

*Henry Carnoy, cet homme fort,
A fondé les Enfants du Nord...
Et met tous les talents en vue
Par la Revue*¹.

Peut-être s'est-il trop soucié de mettre en vue les talents des autres pour avoir le temps de mettre les siens en valeur.

*
* *

Ses contes de Picardie, qui n'avaient jusqu'alors jamais été rassemblés, donnent pourtant, une fois réunis, une belle image d'une région mal connue, elle aussi, et mal aimée. L'esprit des fabliaux, genre picard entre tous², une sorte de confiance dans la tranquillité domestique et la présence en presque tous les contes des grands bois où se passent les aventures forment un alliage qui n'est pas sans charme. La collecte de Carnoy, effectuée dans un temps assez bref et dans un périmètre circonscrit – Warloy-Baillon, une petite commune de l'Amiénois³, et quelques villages

1. J. Pétraux, *Les Enfants du Nord*, février 1895, p. 46-7.

2. Le mot *fabliau* lui-même est une forme picarde du diminutif de *fable* ; ces récits comiques qui ont connu leur heure de gloire au Moyen Âge (le *Roman de Renart* en est le plus bel exemple) ont fleuri d'abondance en Picardie et en Hainaut.

3. Carnoy prend soin de rappeler à ce sujet que la province de Picardie comportait, avant la Révolution, trois régions : la Haute-Picardie, les pays réunis à l'Île-de-France et la Basse-Picardie. Chacune de ces trois régions comprenait quatre ou cinq subdivisions : pour la Haute-Picardie, l'Amiénois (autour d'Amiens), le Santerre (autour de Péronne), le Vermandois (autour de Saint-Quentin), la Thiérache (autour de La Fère) ; pour les pays réunis à l'Île-de-France, le Laonnais (autour de Laon), Le Noyonnais (autour de Noyon), le Beauvaisis (autour de Beauvais), le Valois (autour de Compiègne), le Soissonnais (autour de Soissons) ; pour la Basse-Picardie, les pays reconquis (autour de Calais), le Boulonnais (autour de Boulogne), le Ponthieu (autour d'Abbeville), le Vimeu (autour de Saint-Valéry) (*Revue du nord de la France*, 1890, p. 88).

alentour – laisse une impression de fragilité et de force mystérieuse tout à la fois : une minuscule paroisse prend en miroir toute une culture au moment de se perdre et lui donne noblesse et grâce.

Il est certain que le folkloriste a sélectionné ce qu'il recueillait, qu'il a récrit et parfois brodé quand la trame s'y prêtait. Il explique lui-même à propos des contes merveilleux, qu'il juge *les plus importants au point de vue mythique, que la trame en est souvent fort embrouillée dans l'esprit des conteurs et que ce sont les plus difficiles à recueillir. Se les faire dire une fois, ajoute-t-il, n'est pas suffisant ; il arrive presque toujours qu'ils sont incomplets, ou que le dénouement fait défaut. Un autre conteur seul achève alors en le complétant le récit du premier.* Il n'a pas toujours résisté à la tentation d'achever lui-même et de compléter ses contes, et ce d'autant que, par délicatesse, il s'interdisait de prendre des notes en présence de ses conteurs. Doté d'une excellente mémoire, il mémorisait les épisodes du conte qu'il rédigeait sitôt après. C'est probablement ce qui explique le style particulier de ses contes, cette distance légère et cette unité qui en font l'agrément mais ne sont pas forcément gage de fidélité ; c'est aussi ce qui explique que nous n'ayons pas de grandes séances de collecte, comme dans le cas de Luzel ou de tant d'autres folkloristes – et c'est là, en revanche, le gage d'une autre fidélité : Carnoy apprivoise son conteur, l'écoute longuement, va le revoir et, sauf exception, ne note qu'un conte ou deux à la fois. Cette écoute attentive et respectueuse, de la part d'un tout jeune homme, peut rendre excusables les améliorations apportées à la forme, améliorations d'ailleurs beaucoup moins visibles dans les contes facétieux que dans les contes merveilleux.

On pourra faire observer qu'il a également eu tendance à privilégier les contes merveilleux, voire ce qu'il appelle des « contes pour enfants » (sans autre justification, à dire vrai, que son penchant pour la littérature enfantine), afin de contrebalancer la grande abondance de contes facétieux, caractéristique du domaine picard. Là encore, il le constate lui-même en présentant

ce qu'il appelle des « contes pour rire » : *Ces contes pourraient former la matière d'un volume spécial pour le moins. Trois ou quatre héros en font les frais la plupart du temps : Gribouille, Jean-Bête, Pierre-le-Badaud, Pierre Berzilié.* Ajoutons Kiot-Jean, Kiot-Jean-le-Badaud, Jacques-l'Idiot, Pierrot sans mémoire et la troupe des Ahuris de la Vicogne, nous aurons une véritable saga des nigauds. Aurait-il dû, au risque de lasser, en faire un volume à part ? Il a préféré équilibrer sa *Littérature orale de Picardie* en donnant aussi bien des contes facétieux, des légendes chrétiennes et des contes merveilleux – encore le Diable en Picardie n'est-il pas loin de se rattacher à la famille des Ahuris et Jean-Marie-Diable, flanqué de ses deux frères, Délicoton et Courentassé, guère plus éveillés que le démon Dick-et-Don, semble voué à prolonger les histoires de la Vicogne.

Une fois rassemblées, les diverses collectes de Carnoy se font écho et donnent un panorama, non seulement plus riche et varié mais sans doute beaucoup plus exact aussi que celui que l'on connaissait grâce au seul volume des éditions Maisonneuve. Saints et nigauds s'y retrouvent, avec les loups sorciers, les loups-garous appelés *louerrous*, les animaux que l'on croirait sortis du *Roman de Renart*, la chienne Courtillon-Courtillet-Suivon-Suivette, Kiou-Coq et son fils Kiou-Coclet, les sorcières volant sur leurs *manches à ramon*, les grands voleurs occupés à faire une partie de racatouer après avoir compté leur or, et les enfants envoyés faire des fagots en attendant de dévorer l'ample flamme promise...

Nous aurions pu nous contenter de publier ces contes, qui se suffisent à eux-mêmes, mais Henry Carnoy, quant à lui, avait pris soin de ne pas les séparer des dictons, proverbes, superstitions, croyances et chansonnettes qu'il avait collectés en même temps – et sans doute avait-il eu raison car ces fragments d'une littérature orale perdue sont autant d'éclats où se révèle une poésie qui fait écho aux images des contes. *Qui passe dans le bois sans déchirer sa robe ?* pourrait demander le braconnier du Bois aux fées pour évoquer la bise d'automne, et Jean des Pois verts : *Mon père a une pomme qu'il ne peut manger, ma sœur a une*

glace dans laquelle elle ne peut se voir, ma mère a un drap qu'elle ne peut plier, et mon père a des écus qu'il ne peut compter, jolie formule pour désigner la lune, le soleil, le ciel, les étoiles. Cette poussière d'énigmes malicieuses, de dictons et de menues histoires apporte à la collecte de Carnoy une étrange profondeur poétique : Si l'on regarde le soleil à travers un morceau de soie, on peut, disent les paysans, voir une personne agenouillée sur un banc de pierre. Terminons sur ce minuscule conte, ce condensé de genèse : Au temps où il n'y avait rien, si ce n'est Dieu, le Père éternel, s'ennuyant d'être seul, prit dans les mains deux poignées de rien et, les semant autour de lui, créa les étoiles, la lune, le soleil et tout ce qui existe.

De ce rien qu'était la collecte de littérature orale de Picardie, Carnoy a fait ce tout, cette collecte éparse qui, une fois réunie, écarte à jamais l'image d'une Picardie vouée au ressassement de contes à rire issus des fabliaux.

Françoise Morvan

NOTE SUR L'ÉDITION

Présenter les contes de Carnoy de manière cohérente n'était pas très facile : fallait-il les donner par ordre de publication, sachant que la chronologie de la collecte ne correspondait pas à la chronologie des publications, auquel cas les contes publiés dans *Mélusine*, puis dans *Romania*, auraient précédé le volume construit par Carnoy lui-même, *Littérature orale de Picardie*, et le tout se serait clos par les pièces extraites des *Contes français* ?

Il a semblé préférable de partir du volume rassemblant l'essentiel de la collecte, selon un plan choisi par l'auteur, et de le faire suivre des publications éparses. Cette solution avait l'avantage d'éviter de placer en tête des contes collectés à l'adolescence et donnés sans classement. Elle permettait aussi de rassembler en annexe dans la continuité tous les dictons, formulettes, traditions, superstitions, devinettes mêlés aux contes dans *Mélusine* et *Romania* : il suffisait de les rassembler en annexe en les classant par catégorie après les contes en picard dont nous avons donné une courte anthologie.

Il a fallu parfois harmoniser l'orthographe de certains noms (ainsi Amédée Débart, parfois appelé Debart) et régulariser la présentation des dialogues. À ces détails près, le style, l'orthographe et la ponctuation de Carnoy ont été respectés.

C'est intentionnellement que les textes en picard n'ont pas été traduits : il a semblé qu'ils se lisaient sans difficulté après un

Petites légendes	321
Création du monde	
Homme de la lune	321
Eau changée en sang	321
Le goblin	322
L'homme du soleil	322
Les lutins rouliers	322
Le saut d'un veau	322
Le sabbat	323
Le revenant	324
L'homme canard	324
Traditions populaires	327
L'herbe qui coupe le fer	327
Le champ aux fées	327
Les abeilles	327
Feux follets	328
Le jour de Sainte Agathe	328
Le jour du Vendredi Saint	328
Usages du jour du Mardi Gras	328
Croyances populaires	329
Coutumes des jours de fête	332
Jeux d'enfants	335
À la queue du loup	335
Passe, passe trois fois là	336
Formulettes	337
Serment d'enfant	337
En revenant de Tartare	337
Bonjour, Lundi	338
Monsieur, quel est le chemin de Paris ?	338
Formulette que l'on chante en jouant à la bascule	339
Formulette que chantent les enfants en jouant	
à la balançoire	339
Saint Thomas	340
Conclusion d'un marché	340

Bonjour, Madame...	340
Signe de la croix enfantin	341
Pour guérir le hoquet	341
Berceuse	341
Les bons métiers	342
Prières populaires	343
<i>Une Vierge ravissant...</i>	343
<i>Saint François, dites-moi...</i>	343
<i>Seigneur, me voilà...</i>	344
<i>Je me suis couché dans un bon lit...</i>	344
Prière du matin	345
<i>Le jour du grand Vendredi Saint...</i>	345
<i>Sainte Agnès...</i>	346
<i>Mon Dieu, je vous adore...</i>	346
Dictons, proverbes et devinettes	349
Dictons des mois	349
Proverbes	350
Devinettes	351
Table des collectes d'Henry Carnoy	355
Bibliographie	369